

XII

ZIEM A VENISE

Un matin, je déjeunais au café Florian en compagnie de deux belles voyageuses qui, suivant elles, sont toujours parties et jamais arrivées. A côté de nous vint se placer Ziem, toujours bien accueilli partout. Quoiqu'il fût venu à Venise pour voir des Vénitiennes dans leurs gondoles, il regardait avec curiosité ces deux Parisiennes quelque peu étranges; il savait déjà que tout Venise parlait d'elles; il se rappelait vaguement les avoir vues à Paris, mais il ne savait plus dans quel monde.

Un peintre est un peintre avant d'être un

homme. Voilà pourquoi il ne fit pas de façons. Il se présenta à brûle-pourpoint comme un compatriote de la patrie des arts.

Madame X... ne répondit pas, quoiqu'elle connût bien le peintre de Constantinople et de Venise ; mais mademoiselle *** saisit la parole au bond et riposta d'une bouche riuse.

Ziem est un peintre charmant et un esprit original, tour à tour humoriste et philosophe, toujours artiste. C'est une des existences les plus romanesques des générations nouvelles. On peut dire que c'est le dernier romantique par l'amour du soleil et de l'Orient. Madame X... et mademoiselle *** n'étaient pas fâchées du tout d'avoir rencontré Ziem, qui pouvait si bien parler tout à la fois de Paris et de Venise. Mais le lendemain, à l'heure où il devait les retrouver sur la place Saint-Marc, pendant qu'elles émiettaient du pain aux pigeons de la République, — car les pigeons n'ont pas changé d'opinion, — Ziem avait disparu. Elles faillirent attendre. Après quoi, elles

allèrent se promener de leur pied léger, sans bien s'inquiéter du chemin, dans ce dédale aquatique. Elles se trouvèrent bientôt sur le pont du Rialto, s'arrêtant aux boutiques par désœuvrement. Elles furent tout à coup frappées de la beauté lumineuse, figure blanche, cheveux dorés, d'une belle fille de Murano, qui venait vendre des colombes à Venise.

Oui, marchande de colombes, comme dans l'antiquité, quand il y avait des marchandes d'amour.

La jeune paysanne avait dans son panier quatre paires de colombes, car c'étaient des colombes à deux fins ; on pouvait les fricasser ou les mettre dans un nid pour les exciter aux fiançailles. Sur le pas de la porte d'une boutique, madame *** reconnut les bottes à la Souvarow de l'oubliex Ziem.

— Le voilà ! dit-elle à son amie ; mais, chut ! il fait signe à la marchande de colombes.

En effet, Ziem avait déjà pris le panier et re-

gardait tour à tour les colombes et la marchande.

— Combien la paire? demanda-t-il.

— Deux lires, signor.

— Combien les huit?

— Seize lires, signor.

— La belle enfant, vous ne savez pas bien compter. Voulez-vous entrer dans ma boutique?

La marchande franchit le seuil.

Ziem, qui n'avait des yeux que pour la marchande de colombes, n'avait pas remarqué que les deux Parisiennes étaient à six pas de lui.

Quand il fut rentré dans la boutique, les deux amies s'approchèrent.

C'était une des petites boutiques de ce pont du Rialto, où des juifs se déguisent en Grecs et en Turcs pour vendre des étoffes orientales et des bijoux en or de Venise.

Ziem était-il entré dans la boutique comme le premier venu? Elles remarquèrent bientôt qu'il avait l'air d'être chez lui. Il offrait des

bijoux et des colifichets à la marchande de colombes, comme si tout ce qui était là lui appartenait.

— Est-ce que cet artiste est doublé d'un négociant? se demanda madame X... Nous allons entrer et marchander quelque chose.

— Non, non, ne troublons pas ce tête-à-tête.

Or, que disait Ziem à la marchande de colombes?

Il lui proposait de lui payer ses oiseaux seize lires si elle voulait poser seize minutes pour qu'il crayonnât sa figure.

Elle refusa net.

Il lui offrit cinq louis.

Elle refusa plus fièrement encore.

— Non, dit-elle, vous me donneriez toute votre boutique que je ne voudrais pas encore.

Ziem avait fait signe à un jeune garçon, habillé en Turc, qui se trouvait dans l'arrière-boutique.

Il lui parla à l'oreille.

— Tu vas amuser cette femme avec ses colombes, pendant le plus long temps possible. Tu lui offriras ces boucles d'oreilles d'argent et cet anneau d'or. Si elle veut être payée en monnaie, tu la feras attendre, sous prétexte d'aller chercher un billet.

Disant ces mots, Ziem passa dans l'arrière-boutique et se mit à fumer une cigarette pendant que le jeune Turc discutait avec la marchande de colombes.

Cette fille avait beau s'en défendre, elle ne pouvait secouer le charme des bijoux et des étoffes. Elle s'y laissait prendre. Elle promenait ses yeux partout avec admiration. Elle savait à peine qu'elle était belle. Elle s'imaginait que ce sont les attifets qui font la femme.

— Que je serais jolie, disait-elle, si j'avais de pareilles dentelles et de pareils bijoux !

Tout en fumant sa cigarette, Ziem, qui avait poussé la porte, prit rapidement sa palette et esquissa, à grands traits, cette adorable figure

de la marchande de colombes. Elle ne le voyait pas.

A ce moment, entrèrent nos deux amies.

Ziem ouvrit la porte de l'arrière-boutique et salua les deux Parisiennes sans quitter la palette.

— Voyez quelle belle chose je fais là, dit-il avec la foi d'un artiste dans le premier feu de l'inspiration.

— La marchande de colombes ?

— Vous l'avez donc vue ? demanda Ziem surpris.

— Oui, nous l'avons admirée comme vous. Voilà la vraie Vénitienne du temps de Giorgione. Vous l'avez mise toute vivante sur votre toile.

— Ce n'est qu'une ébauche, mais il faudra bien qu'elle pose encore.

— C'est donc là votre atelier ?

Ziem se mit à rire.

— Après tout, dit-il, pourquoi ne vous conterais-je pas mon stratagème ? Ne savez-vous

pas que les filles de Venise n'ont jamais voulu poser pour le nu, pas même pour le décolletage? Elles posent devant l'amour et non pas devant l'art. Voilà pourquoi Titien, Giorgione, Véronèse et les autres avaient toujours une maîtresse dans leur atelier. Leur grand art était de la prendre belle. Rafaella, Violanta, Leonora ont posé presque pour tous les tableaux de ces trois grands maîtres. Aussi leurs madones et leurs courtisanes ont toujours le même type. Dans la madone, on sent l'amour profane; dans la courtisane, on sent l'amour divin. Quand je reviens à Venise, je retrouve l'Adriatique, les palais, les églises et le soleil des peintres de la Renaissance; mais comment retrouver Rafaella, Violanta et Leonora?

Et Ziem raconta qu'il avait imaginé ce qu'il appelait le miroir aux alouettes. A chaque voyage à Venise, il louait, sur le pont du Rialto, une boutique; il y répandait pour un millier de francs de fanfreluches plus tapageuses que celles des boutiques voisines, si

bien que toutes les belles filles de Venise y venaient montrer leur figure. Au bout de quinze jours, le commerce avait été si bon qu'il ne restait rien dans la boutique, ni rien dans la poche de Ziem. Mais les belles filles avaient posé sans le savoir. Ziem remportait cinquante croquis, une monnaie de nabab.